

s'élançant dans les airs à quatre heures trente minutes de l'après-midi.

A trois mille mètres de hauteur, ils assistent à l'incomparable spectacle du coucher du soleil. Mille rayons étincelants, brillant de couleurs ardentes, illuminent le massif des vapeurs aériennes, qui s'étendent à l'horizon comme une mer de glace ou comme des mamelons couverts de neige. Bientôt l'astre disparaît, et, de l'autre côté du ciel, la lune, à la lueur argentée, vient changer subitement la scène de l'atmosphère; mais ses rayons ne suffisent plus à guider assez sûrement les aéronautes. A une hauteur considérable, ils cessent de voir la terre, et ignorent leur route. Ils sont contraints de revenir à proximité du sol, où le vent sud-est inférieur les entraîne dans la direction de la mer. La nuit est froide, l'air est glacial, et le thermomètre descend dans la nacelle jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro.

Les aéronautes, engourdis par le froid, attendent que le vent les dirige vers une terre hospitalière où ils pourront jeter leur ancre, car ils ont dû renoncer encore à l'espoir de se diriger vers la capitale investie. Le *Jean-Bart* traverse successivement cinq fois la Seine, qui serpente les campagnes aux environs de Rouen; mais les aéronautes ne voient sous leurs pieds que des forêts épaisses, où pas une plaine ne s'offre à leurs regards.

Bientôt ils planent au-dessus de Jumièges, et l'aérostat est suspendu à 100 mètres à peine au-dessus du fleuve. Devant lui se dressent d'énormes falaises, et au delà la forêt de Bretonne s'étend jusqu'à la mer. Pas un moment n'est laissé à l'hésitation. Il faut descendre au milieu du fleuve, fort large en cet endroit. MM. Tissandier donnent un violent coup de soupape; le *Jean-Bart* descend et vient planer à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau, où il reste presque immobile. Notre gravure représente cet épisode. Des cordes traînantes sont jetées dans le fleuve; les habitants du village d'Heurtauville se précipitent dans des barques; ils accourent à l'aide des voyageurs, et ramènent l'aérostat sur le rivage.

Ces tentatives aériennes n'ont pas réussi; mais elles eussent été plus favorables si elles avaient été renouvelées sur un grand nombre de points tout autour de Paris, selon le projet primitif. Toutefois, si les aéronautes ont échoué, quelques hardis courriers à pied sont parvenus à percer les lignes de l'investissement. Ceux-là sont rares, et plusieurs d'entre eux ont payé de leur vie leur dévouement. Mais ce que les ballons et les hommes n'ont pu faire, les pigeons voyageurs, doués d'un instinct si merveilleux, l'ont accompli. *La suite à une autre livraison.*

UNE BOÎTE A MUSIQUE.

Voy. t. V, 1837, p. 310, le *Clavecin de Raisin*.

Parmi les boîtes à surprise dont on a gardé le souvenir, il serait difficile peut-être d'en citer une qui eût, en son temps, causé plus d'émotion que celle dont nous allons parler.

Cette boîte fut imaginée, vers 1662, par un organiste champenois très-avisé en dépit du proverbe, et qui fit fortune avec son invention. Il s'appelait Raisin et habitait Troyes. Sa bonne étoile l'avait rendu père de quatre jeunes enfants, les plus jolis, les plus intelligents du monde. Il y avait justement, pour rendre leur réunion plus charmante, deux garçons et deux filles. Ce Raisin, qui était un fort bon musicien, leur apprit, dès qu'ils surent marcher, à jouer de l'épinette, et ils y firent preuve bientôt d'une très-grande habileté; l'épinette était, comme on sait, le clavecin primitif, lequel clavecin est lui-même

devenu plus tard le piano. Raisin se résolut donc à tirer parti du talent si précoce de ses enfants, et, pour rendre le spectacle encore plus surprenant, voici de quoi il s'avisait.

Il fit faire une épinette à trois claviers, puis avec cette épinette, avec sa femme et ses quatre petits artistes, il vint à Paris s'établir à la foire Saint-Germain. De superbes affiches furent collées dans la ville; elles annonçaient un mécanisme incomparable au moyen duquel un clavecin jouait de lui-même tous les airs qui lui étaient demandés.

On courut voir ce prodige; l'aîné des garçons et l'une de ses petites sœurs, la plus jolie, qui s'appelait Babet, se mettaient chacun à son clavier, jouaient ensemble une pièce, puis ils levaient les bras en l'air. Alors le troisième clavier se mettait de lui-même à répéter le morceau.

Enfin les deux enfants s'éloignaient; Raisin le père ouvrait à deux battants son clavecin rempli des rouages les plus compliqués; puis, lorsqu'on en avait bien visité l'intérieur, il le refermait; le ressort était ensuite monté à grand bruit, comme une horloge, à l'aide d'une grosse clef. Aussitôt chacun des spectateurs désignait un air, et le clavecin docile se mettait à jouer très-exactement.

Beaucoup de gens se disaient à l'oreille qu'il pourrait bien y avoir là quelque diablerie.

Louis XIV voulut voir cette merveille. Le clavecin mécanique fut transporté à Versailles, et devant toute la cour l'expérience eut lieu. Le clavecin était en train de jouer une courante très en vogue en ce temps-là, lorsque tout à coup on vit pâlir et frémir le roi. Sa Majesté était prise de peur; il fallut que Raisin immédiatement fit taire sa musique. Mais la colère avait succédé à la terreur dans l'âme du monarque: il ordonna sur-le-champ de briser l'épinette, ce qui fut fait aussitôt; et l'on en vit sortir un enfant de cinq ans, beau comme un ange. Les dames le comblèrent de caresses et de friandises, et Sa Majesté put voir qu'il n'y avait là aucun sortilège.

Raisin, à la foire suivante, voulut renouveler le spectacle de son épinette; mais le secret en était connu; d'ailleurs le petit garçon grandissait, grandissait à vue d'œil, et bientôt il serait impossible de l'enfermer dans la boîte. Le père résolut donc d'organiser avec ses enfants un autre genre de curiosité; il leur fit jouer la comédie: deux petites pièces très-drôles furent composées pour la troupe enfantine, l'une intitulée *Tricassin rival*, et l'autre *L'Andouille de Troyes*. Les charmants comédiens y furent si applaudis qu'ils obtinrent le titre de *comédiens de M. le Dauphin*.

Cette histoire eut une suite très-singulière et que voici:

Il y avait alors à Villejuif un orphelin d'une dizaine d'années dont on ne savait que faire: il était joli, disait bien les vers; on le fit entrer dans la jeune troupe, et il ne tarda pas à y prendre la première place. Cet orphelin était le petit Baron, qui devait devenir plus tard le plus grand comédien de son temps et peut-être de tous les temps. Talma seul semble l'avoir égalé quelquefois; mais Talma eut un répertoire moins varié, et ne fut pas, en outre, comme Baron, un très-spirituel auteur dramatique.

Cependant Raisin était mort, et sa veuve avait installé son théâtre d'enfants dans l'ancien hôtel Guénégaud. Elle y gagna beaucoup d'argent, dit-on; mais, désireuse de faire applaudir sa troupe en province, elle alla s'établir à Rouen. Malheureusement, dans la patrie de Corneille, on goûta peu les *comédiens de M. le Dauphin*, et la Raisin y mangea toutes ses économies.

Ruinée tout à fait, elle revint à Paris. Mais où trouver une salle sans argent?

Molière était alors au plus haut de sa gloire et de sa